Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 25 (1953-1954)

Heft: 5

Artikel: À propos des contacts que Rimbaud a entretenus avec la littérature et, éventuellement, avec le monde des lettres, de 1884 à 1891

Autor: De Graaf, D.A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869950

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A PROPOS DES CONTACTS QUE RIMBAUD A ENTRETENUS AVEC LA LITTÉRATURE ET, ÉVENTUELLEMENT, AVEC LE MONDE DES LETTRES, DE 1884 A 1891.*

La plupart des rimbaldiens souffrent plus ou moins d'un complexe Rimbaud. Ceci les empêche d'admettre au préalable certaines possibilités, comme, par exemple, celle d'un Rimbaud s'intéressant à la littérature à la fin de sa vie. Or il existe plus d'un témoignage en faveur de cette thèse. Pourtant, ils persistent à n'en pas tenir compte, comme s'il s'agissait d'une tentation qu'il faut combattre à tout prix.

Ces témoignages, les voici énumérés selon l'ordre chronologique :

En janvier 1884, Alfred Bardey, à bord d'un vapeur des Messageries maritimes, fait la rencontre de Paul Bourde en route pour le Tonkin, en sa qualité de correspondant du *Temps* :

> Comme je lui parlais des pays que j'avais visités, j'arrivai à nommer, incidemment, Rimbaud. Les termes dans lesquels je rendis hommage à celui-ci le firent reconnaître par Paul Bourde, qui me fit part des espérances qu'on avait fondées sur Rimbaud depuis ses premières œuvres et sa précocité littéraire. Il me remit une carte portant quelques lignes aimables de souvenirs et d'encouragement.
>
> Je remis la carte à Rimbaud et, depuis ce moment, je l'engageai, assez fréquemment, à écrire tout ce qu'il avait vu pendant les séjours faits au Harrar. Il accueillait mes propositions par un grognement. Une seule fois, et tout à fait vers la fin de son engagement, je le vis rester muet, sérieux et songeur.

J'ai cité ce fragment *in extenso,* puisque, la plupart du temps, on a recours au témoignage de l'ancien chef de Rimbaud tel que l'a reproduit M. Jean-Paul Vaillant, d'après une sorte d'interview que celui-ci a fait subir à Bardey, six ans après qu'il eut écrit la lettre à laquelle les lignes en question ont été empruntées. [1]

A cette occasion, qui se présenta vers 1929, Bardey, devant son interlocuteur, prétendait que son ancien employé aurait proféré un « grognement de sanglier » en lisant le billet de Bourde et non pas en écoutant les bons conseils de son chef... Il me semble que la première attitude entre mieux dans le caractère de Rimbaud que la seconde.

Selon la même interview, Rimbaud aurait encore parlé devant Bardey de son séjour passé jadis à Londres comme d'une *période d'ivrognerie,* tandis qu'en 1923 Bardey se rappelle l'en avoir entendu parler comme de *sa vie de journaliste à Lon-*

[1] Lettre d'Alfred Bardey datée du 15 avril 1923 et reproduite dans *Carrefour* en date du 2 novembre 1949 (article signé M. de B..., et intitulé : « Visite à Bardey »).

* Cet article a été écrit après des recherches en France que le Centre National des Recherches Scientifiques, sur la proposition de l'Organisation de la Recherche Pure (Z. W. O.), a rendu possibles.

dres. Il semble que Bardey, sur ses vieux jours, ait quelque peu exagéré en forçant le ton de ses souvenirs.

Or, il est singulier de contater que, tandis que dans sa lettre, Bardey prétend que Rimbaud n'aurait jamais « laissé échapper » le nom d'aucun de ses compagnons d'antan du Quartier latin, il est allé, devant M. Vaillant, jusqu'à trahir le secret d'une lettre de Verlaine reçue par Rimbaud en 1885. Ici aussi, le vieillard semble avoir forcé le ton. S'il est fort probable que Rimbaud, en effet, a reçu cette lettre, à laquelle il aurait répondu, la mise en scène rappelle trop la gesticulation et le comportement de l'ancien poète maudit pour que nous n'en concluions pas à une version tant soit peu romanesque de la vérité historique. Qu'on en juge :

> — Rimbaud, à votre connaissance, n'a-t-il jamais écrit à Verlaine ?
> Après plusieurs gestes vagues, M. Bardey s'écrie :
> — Si, une fois, mais une seule fois, il a écrit à M. Verlaine.
> Je n'en crois pas mes oreilles, mais je presse M. Bardey. Il n'a pas vu cette lettre, mais Rimbaud lui en a parlé, lui en a montré l'adresse, et ses explications firent nettement ressortir qu'elle était extrêmement laconique, et qu'elle pouvait se résumer ainsi : « Foutez-moi la paix ! » Et les yeux de Rimbaud précisaient : « Je lui réponds, mais c'est bon pour une fois ! » [2]

On a fait un sort à cette réplique comme au jugement brutal que Rimbaud portait sur son œuvre passée : « Absurde, ridicule, dégoûtant ! » Ici, c'est Bardey lui-même qui nous en avertit : après que Paterne Berrichon lui eut fait lire *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud* (1897), où figurait cette expression pour la première fois, il lui écrivit :

> Vous êtes dans le vrai quand vous prévenez le lecteur que Rimbaud réprouvait les productions de sa première jeunesse; mais je crois pouvoir ajouter que c'est parce qu'il voulait que le silence soit fait sur cette période de sa vie, tandis que son plus grand désir était de se faire un nom comme explorateur [3].

Et voici, énoncée sous sa forme originale, la condamnation de ses œuvres de jeunesse, telle que Bardey l'a communiquée à Paterne Berrichon :

> Je ne sais si Rimbaud a su en 1884 que son ancien ami Paul Verlaine venait de faire paraître les *Poètes maudits.* Je crois qu'il écrivait encore, mais il ne m'a jamais laissé faire allusion à ses anciens travaux littéraires. Je lui ai demandé quelquefois pourquoi il ne les continuait pas. Je n'obtenais que ses réponses habituelles : « Absurde, ridicule, dégoûtant. » Et j'ai, cependant, l'impression que Rimbaud, après avoir fait une fortune suffisante, se préparait une rentrée dans le monde des lettrés [4]..

Il est étonnant qu'un homme d'affaires, en 1897, se soit exprimé, à l'endroit de son ancien employé, de la même façon que devait le faire, un an plus tard, le lettré Gustave Kahn qui, dans la *Revue Blanche* [5], écrivait ceci :

> Il est fort possible aussi que Rimbaud, en quittant l'Europe, ait renoncé à la littérature (...), qu'il ait remis la préoccupation jusqu'à son retour en Europe...

[2] Voir « Le vrai Visage de Rimbaud l'Africain », dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1930.

[3] Lettre du 25 mai 1898 publiée dans le *Mercure de France* du 15 mai 1939 par H. de Bouillane de Lacoste et H. Matarasso.

[4] Lettre du 16 juillet 1897 (*ibid.*).

[5] Numéro du 15 août 1898.

D'autre part, il convient d'insister sur le début du témoignage de Bardey : « Je ne sais si Rimbaud a su en 1884 que son ancien ami Paul Verlaine venait de faire paraître les *Poètes maudits* ». On dirait que Bardey se rappelait alors (douze ans après la conversation citée plus haut qui aurait eu lieu vers 1885) que Rimbaud avait, en effet, reçu une lettre de Verlaine, mais qu'il ignorait ce qu'elle contenait.

* *
*

Par rapport à ce qui précède, on ne s'étonnera guère que, après son départ définitif de la Maison Mazeran, Vianney & Bardey, survenu en octobre 1885, Rimbaud, lors de son séjour forcé à Tadjourah[6], se soit entretenu avec un journaliste de la littérature de sa patrie. C'est qu'en attendant le moment du départ de sa caravane, Rimbaud avait eu la visite de deux Italiens, l'explorateur Ugo Ferrandi et le journaliste Franzoj[7]. Voici ce que le premier a noté à ce propos, souvenir qu'il a communiqué en 1923 à son ami Ottone Schauzer :

> Ses visites à nos campements étaient très fréquentes, et, bien qu'il entretînt des rapports cordiaux avec ses compatriotes[8a], il goûtait notre amitié.
>
> Franzoj, journaliste et polémiste connu, était un grand amateur de littérature française et latine (il lisait constamment Horace dans le texte, peu commode comme on sait) et c'étaient, avec Rimbaud, de longues discussions littéraires — des romantiques aux décadents. Par contre, je harcelais Rimbaud de questions de caractère géographique... ou islamique.(...) Arabisant de premier ordre, il tenait dans sa case de véritables conférences sur le Coran aux notables indigènes[8b].

Bon nombre de rimbaldiens auront accueilli cette communication d'un haussement d'épaules : qu'est-ce que cela prouve ? A mon tour, je leur demande ce que prouve le fait que Rimbaud a correspondu avec sa famille, vers la même époque, dans le style fruste de lettres commerciales. La seule particularité qui doive nous intéresser ici, c'est que l'ancien poète s'exprime tout autrement devant un journaliste doublé d'un lettré que devant les siens, et devant les commerçants qu'il fréquentait alors[9].

En 1887, Paul Bourde revient à la charge. On a souvent cité sa lettre en y joignant un commentaire railleur, comme si ce billet n'avait éveillé que sarcasmes de la part de l'exportateur de café et de peaux. Seulement, il est curieux qu'il ait gardé soigneusement la missive de cet ancien condisciple, si bien que son beau-frère posthume put la publier dans sa biographie. Or, il convient d'ajouter que si la lettre écrite par Rimbaud à Bourde a été perdue, nous pouvons heureusement nous référer au témoignage de Jules Mary qui, après avoir évoqué le temps qu'il passa avec Rimbaud au Quartier latin, en 1872, note ceci :

[6] Le séjour de Rimbaud à Tadjourah a duré une année entière, d'octobre 1885 à octobre 1886.

[7] Dans *La Table ronde* de janvier 1950 a été publiée une lettre de Rimbaud à Franzoj remontant probablement à l'année 1885.

[8] *a)* On sait d'autre part que Rimbaud, en Abyssinie, traitait les Européens de « licheurs de petits verres » ! (Voir l'article cité de Vaillant.)

[8] *b)* Voir Benjamin Crémieux, dans *Les Nouvelles littéraires* du 20 septembre 1923 (« Du nouveau sur Rimbaud ? »). L'auteur, qui cite une lettre d'Ugo Ferrandi à Ottone Schauzer, conclut son article en formant le vœu que Franzoj ait confié au papier des notes relatives aux « longues discussions » en question.

[9] Je me rencontre ici avec Maurice Blanchot (« Le Sommeil de Rimbaud »), *Critique,* mars 1947, Charles Autrand (« Rimbaud homme de lettres », *Le Monde nouveau-Paru,* septembre 1953) et Henri Guillemin (« Approche de Rimbaud », *La Table ronde,* septembre 1953).

Bien des années après, il écrivait à Paul Bourde, du *Temps,* une lettre affectueuse où il lui demandait de mes nouvelles. Il s'intéressait à mes travaux et à ma réputation [10].

On se demande si cette lettre constitue la demande de Rimbaud à Bourde au sujet des articles sur la guerre italo-abyssine à insérer dans le *Temps,* ou bien si elle forme la réponse à la lettre de celui qui s'exprima ainsi sur Mary :

C'est pour cela, et aussi pour vos aventures que Mary, qui est devenu un romancier populaire à grand succès, et moi parlons quelquefois de vous avec sympathie [11].

« Cela » veut dire « l'étonnante virtuosité de ces productions de première jeunesse » publiées dans *Les Poètes maudits,* dès 1883-84. Apparemment, l'adversaire acharné des Décadents savait moins bien apprécier *Les Illuminations* et *Une Saison en enfer* parues toutes deux dans *La Vogue,* en 1886... dont il aura sûrement déploré l'« incohérence » et la « bizarrerie » !

Je ne saurais, du reste, me figurer que Rimbaud, malgré le ton condescendant de cette communication, soit vraiment demeuré indifférent devant les détails suivants que la lettre contient :

Vous ignorez sans doute, vivant si loin de nous, que vous êtes devenu, à Paris, dans un très petit cénacle, une sorte de personnage légendaire, un de ces personnages dont on a annoncé la mort [12], mais à l'existence desquels quelques fidèles persistent à croire, et dont ils attendent obstinément le retour. On a publié dans les revues du Quartier latin et même réuni en volume vos premiers essais, prose et vers ; quelques jeunes gens (...) ont essayé de fonder un système littéraire sur votre sonnet sur la couleur des lettres [13]. Ce petit groupe vous a reconnu pour maître, ne sachant ce que vous êtes devenu, espère que vous réapparaîtrez un jour pour le tirer de son obscurité.

Or, voici quelques extraits du *Décadent,* quelques échos qui témoignent de ce désir d'être tiré de l'obscurité... après avoir tiré de l'obscurité de la brousse l'ancien poète lui-même, qu'on va jusqu'à acclamer comme « le paradisiaque Rimbaud ». D'abord on rencontre dans le *Décadent* cet entrefilet :

Nouvelles d'Arthur Rimbaud.

Deux ou trois feuillets de ses œuvres publiées par ses amis ont suffi à le faire entrer dans la confraternité des plus grands noms dont la poésie s'honore.

Il y a quinze ans qu'il n'est plus ici [14].

Qu'on ne se contente pas de cette constatation, une lettre insérée dans un numéro postérieur de la même revue le prouve :

10 Voir « Arthur Rimbaud vu par Jules Mary », publié dans *Littérature* N° 8, octobre 1919.

11 Cette lettre a été reproduite pour la première fois dans *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud* (1897). On la trouve aussi dans *La Vie de Rimbaud* de J.-M. Carré (1949), pp. 218-219.

12 Notamment dans *La Vogue,* N^os^ des 7-14, 13-20 et 21-28 juin, où l'on parle en effet de « Feu Arthur Rimbaud » et de l'« équivoque et glorieux défunt ».

13 Evidemment Paul Bourde fait allusion aux tentatives de René Ghil et des « Instrumentistes ». La première fois que le sonnet de Rimbaud a été signalé dans son rapport avec la science, Mme Emilie Noulet l'a rappelé dans *Le premier Visage de Rimbaud* (Bruxelles, 1953, p. 117) ; ce fut dans *La Revue indépendante* de novembre 1884, sous la plume de Félix Fénéon : « Le sonnet de M. Arthur Rimbaud (...) est un scolie des travaux de MM. Pedrono et Pouchet et des récents ophtalmologues ».

14 *Le Décadent,* 15-30 novembre 1888.

(...) Après de longues et pénibles recherches, nous sommes enfin heureux d'offrir à nos lecteurs l'extrait suivant d'une lettre qui nous est parvenue de Marseille :

« Monsieur,

» Les nouvelles que j'ai d'Arthur Rimbaud datent de mai dernier. A cette époque, curieux de savoir ce qu'était devenu ce poète, s'il était mort, ingénieur ou roi des sauvages, j'écrivis à M. de Gasparin (*sic*, pour Gaspary), consul de France à Aden, où j'avais appris qu'Arthur Rimbaud était parfaitement vivant, qu'il était voyageur de commerce (?), résident à Aden, au moment où j'écrivis, parti pour le Choa ; que du reste, si j'avais quelque communication à faire à Rimbaud, je n'avais qu'à adresser ma lettre au Consulat, lui-même se chargeant ensuite de la faire parvenir à destination. »

Nous avons prié notre correspondant de prendre de plus amples informations. Dès que M. de Gasparin aura répondu, nous serons heureux de renseigner exactement le public sur le sort d'Arthur Rimbaud [15].

Ces lignes, signées des initiales L. V. (Louis Villatte) et publiées tout au début de 1889, ont-elles eu des suites ? Dans le *Décadent*, on ne trouve pas de traces consécutives à ces recherches, mais le 17 juillet 1890, Laurent de Gavoty, directeur de la *France moderne* [16], écrit au disparu un billet ainsi conçu :

Monsieur et cher poète,

J'ai lu de vos beaux vers. C'est vous dire si je serais heureux et fier de voir le chef de l'école décadente et symboliste collaborant à la *France moderne*, dont je suis le directeur. Soyez donc des nôtres.

Grand merci d'avance et sympathie admirative [17].

Selon M. Charles Autrand [18], le ton de cette missive « est singulier et ne ressemble pas à une *tentative* de prise de contact avec un chef d'école ». En effet, on imagine mal le gérant d'une revue s'adressant à un écrivain disparu depuis dix-huit ans comme à un « cher poète ». Comment aurait-il eu le front, du reste, de proposer au voyageur de commerce ou, si l'on veut, au légendaire roi des nègres, d'être « des nôtres » !

Ces beaux vers, par ailleurs, ne sauraient être les vers bien connus publiés soit dans *Lutèce*, dès 1883, soit dans *La Vogue*, en 1886, soit dans l'*Anthologie des poètes français*, en 1888, soit dans la *Cravache parisienne*, soit dans le *Décadent* (les « faux-Rimbaud ») également en 1888, soit dans la *Revue indépendante*, en 1889, soit dans la *Revue d'aujourd'hui*, en mars 1890. Ici, il s'agissait uniquement des vers écrits dès 1870-72, et seul un sot pourrait s'y référer en s'adressant à l'habitant solitaire de la forêt vierge, un sot tel que Paul Bourde. Laurent de Gavoty ne l'étant point, doit avoir visé à quelque chose de plus récent, d'autant plus qu'il prend ce ton presque familier à l'égard de l'ancien poète du *Bateau ivre*.

15 *Le Décadent*, 1-15 janvier 1889.

16 Revue d'avant-garde paraissant à Marseille de 1889 à 1893. Rédacteur en chef (jusqu'à sa mort survenue le 18 juillet 1891) : Jean Lombard. Dans *L'Agonie*, on peut relever le passage suivant : « Ah ! oui, je suis prêtre du Soleil » qui peut avoir intéressé l'ancien « fils du soleil ». Peut-être le correspondant inconnu de Louis Villatte (de Marseille) a-t-il été l'auteur de ce roman ?

17 A noter que l'enveloppe ne porte que le nom du destinataire. A mon avis il en résulte que la lettre a été remise à Rimbaud sans qu'on eût recours à la poste... (M. Taute, bibliothécaire à Charleville, est le dépositaire de ce document.)

18 Voir « Arthur Rimbaud homme de lettres » dans *Le Monde nouveau-Paru* de septembre 1953.

Rimbaud, de son côté, doit avoir réagi [19] : sinon, à quoi rime ce cri de triomphe dans la *France moderne* du 19 février 1891 :

> Cette fois, nous le tenons. Nous savons où se trouve Arthur Rimbaud, le grand Rimbaud, le véritable Rimbaud, le véritable Rimbaud des *Illuminations* !

Si donc on a identifié, pour ainsi dire, le poète des *Illuminations,* c'est que, à mon avis, il doit s'être exprimé au sujet de cette œuvre énigmatique. Car s'il a renié ses anciennes poésies devant un Maurice Riès, en s'écriant : « *Rinçures ! Des rinçures ! Tout cela n'était que des rinçures !* [20], il n'en était pas ainsi des *Illuminations,* ni même d'*Une Saison en enfer.* C'est sur ces deux ouvrages qu'il comptait bâtir sa carrière littéraire, une fois l'indépendance financière conquise :

Ici, je me trouve sur un terrain glissant. Mais, encore une fois, je me réclame de témoignages contemporains :

1. En bas de l'aperçu biographique signé D... (Delahaye), Rodolphe Darzens a apporté ce détail troublant :

   > D'autres informations nous permettent d'affirmer qu'Arthur Rimbaud, complètement rétabli, arrivera sous peu, pour reviser l'édition de ses œuvres [21].

   Il ne saurait s'agir d'autres œuvres que des *Illuminations* et d'*Une Saison en enfer* réunies en un seul volume par Léon Vanier et publiées à la fin de 1891 [22].

2. Nous possédons un autre témoignage à ce sujet, lequel, pour être négatif, n'en doit pas moins être retenu. Il provient d'un côté inattendu, de celui d'Isabelle Rimbaud. La sœur cadette du poète écrivit le 27 décembre 1891 à Louis Pierquin :

   > Je lis dans l'*Univers illustré* qu'en outre du *Reliquaire* on aurait publié les *Illuminations* et *Une Saison en enfer...* Je pense comme vous, monsieur, que c'est une affaire de spéculation entreprise à l'insu d'Arthur Rimbaud...[23]

S'il s'agit ici d'une affirmation négative, c'est une négation bien faible — surtout venant de cette femme aux convictions inébranlables et aux assertions catégoriques. Si elle se borne à « penser » quelque chose au sujet de son frère décédé récemment, c'est qu'elle n'en est pas sûre. A vrai dire, elle ne semble pas avoir été témoin de tous les faits et gestes de son frère malade durant la seconde moitié de l'année 1891. Si bien qu'on se demande si cette maladie a eu des périodes de rétablissement temporaire ?

[19] En s'adressant à Jean Lombard, selon Autrand (article cité).

[20] Voir André Billy : « Nouveau sur Rimbaud », *Figaro* du 24 décembre 1940.

[21] *Entretiens politiques et littéraires,* décembre 1891, N° 2. Le seul qui, à ma connaissance, ait réagi à cette communication a été Charles Maurras, lequel, dans son « Etude biographique » sur Rimbaud parue dans la *Revue encyclopédique* du 1er janvier 1892, fait remarquer ironiquement : « Il eût souri s'il eût pu lire, chez les bons jeunes gens qui se sont faits ses scoliastes, la nouvelle qu'il arrivait du Cap Guardafui pour reviser l'édition complète de ses œuvres ». Seulement, Maurras n'appartenait pas aux vrais contemporains du poète qui, eux, ont passé sous silence la note en question. Et même lui a constaté : « Ce bruit de presses et de gazettes ne le guérit point : il n'était pas homme de lettres. *Mais il n'était non plus rien d'autre* (...) Ayant senti tant de personnages, de passions, comme tant de pays et vécu tant de vies diverses, *il ne réussit même point à composer son personnage* ». Cette attitude hésitante semble, en effet, entrer fort bien dans le caractère du dernier Rimbaud qui rappelle de loin celui d'*Une Saison en Enfer.* C'est toujours celui qui, dans la Chanson d'Emile Cabaner (*Album zutique*), à la question : « Enfant, que fais-tu sur la terre ? » répond : — « J'attends, j'attends, j'attends !... »

[22] « Certains exemplaires portent 1891 sur la page du titre et 1892 sur la couverture » (Pierre Petitfils : *L'Œuvre et le visage de Rimbaud.* Nizet, 1949, p. 35).

[23] Lettre reproduite dans Marguerite-Yerta Méléra : *Résonances autour de Rimbaud.* Editions du Myrte, 1946, pp. 188-189.

Le lecteur des lettres de Rimbaud à sa mère et à sa sœur durant les mois de février à juillet 1891, et, inversement, de celles-ci à Rimbaud, ainsi que des ouvrages qu'Isabelle a consacrés à la mémoire de son frère demeurera sceptique. Toutefois, il ne faut pas passer sous silence le témoignage du Dr Beaudoin relaté en 1949, il est vrai, mais avec une précision qui laisse songeur. Le voici tel qu'il a été publié dans *La Grive* [24]. On y voit l'image de Rimbaud déambulant tout seul dans les rues de Charleville, le 31 juillet 1891, vers deux heures de l'après-midi :

> (...) Tête petite, cheveux courts, en complet très-pâle, coiffé d'un chapeau melon noir, s'appuyant sur une canne, il avançait doucement, traînant un peu la jambe...

Il se trouve donc que Rimbaud ne s'est pas borné à se laisser promener en voiture ouverte, en compagnie d'Isabelle, mais qu'il a échappé au moins une fois à sa vigilance maternelle...

Selon Beaudoin, Rimbaud aurait voulu assister de loin à la distribution des prix destinés aux lauréats du collège municipal, vingt et un ans après en avoir bénéficié lui-même (ce qui lui avait permis sa première fugue à Paris !) en rhétoricien. Un vieillard signala ce promeneur solitaire au docteur alors âgé de dix-sept ans, en précisant pour édifier son jeune interlocuteur :

> Tiens, voilà le fameux Rimbaud ! (...) C'est le petit-fils au père Cuif ! Un va-nu-pieds, un communard, un propre à rien qui a fait les quatre cents coups ! [25]

Il y a lieu de se demander si la nouvelle de ce rétablissement passager rendant le patient capable de faire (clandestinement ?) le voyage de Roche à Charleville, a été diffusée et a pénétré jusqu'à la presse parisienne. (On sait que cela avait déjà été le cas de son amputation, Anatole France ayant prétendu que le poète était venu à Paris pour se faire couper la jambe [26].) Si cette nouvelle-ci avait mis cinq mois — de juin à novembre — pour parvenir à la publicité, il en était de même de cette autre nouvelle modifiée et amplifiée. Mais on ne saurait négliger ces bruits dont Anatole France et Rodolphe Darzens se sont faits les porte-parole.

Même un Mallarmé, auteur des phrases fameuses d'où est née, en quelque sorte, l'image des deux Rimbaud (« Il cesse toute littérature : camarade ni écrit » — « ayant abjuré toute exaltation » — « s'opérant vif de la poésie » — « quelqu'un qui avait été lui, mais ne l'était plus d'aucune façon »), même lui n'ignorait pas l'existence des contacts dont nous parlons ici :

> (...) La fin arrivant, établit, entre le patient et diverses voix lesquelles, souvent, l'appelèrent, notamment une du grand Verlaine, le mutisme que sont un mur ou le rideau d'hôpital [27].

A mon avis, ce « mutisme » provenait, non pas du malade, mais de sa sœur qui craignait tout contact avec ce monde des lettres qui ne pouvait, à ses yeux, ainsi qu'à ceux de Mme Rimbaud, que mener quelqu'un au comble de la misère.

Si, par ailleurs, une de ces voix *clamantes in deserto* était celle de Verlaine, une autre était celle de Darzens. Voici ce qu'en a dit Bardey, dans une lettre à Paterne Berrichon, six ans après :

[24] Voir « Le Dernier voyage de Rimbaud », *La Grive,* numéro d'avril 1949.

[25] Encore aujourd'hui on parle à Roche de Rimbaud comme d'une « espèce de fripouille » qui, ensemble avec Verlaine, avait l'habitude de déplacer, de nuit, les bornes !

[26] « A propos de Rimbaud et du Reliquaire » (*L'Univers illustré* du 28 novembre 1891).

[27] Voir « Arthur Rimbaud » dans *Divagations* (1897).

M. Rodolphe Darzens nous a raconté qu'en 1891, se trouvant à Marseille, il allait voir Rimbaud à l'hôpital de la Conception. Il ne put lui parler...[28]

Voilà quelques nouveaux documents à verser au dossier Rimbaud. A mon avis, ils jettent un nouveau jour sur cette fin de vie qui, trop exclusivement, a été considérée comme celle d'un amputé, au double sens du terme, chez qui la poésie ne serait revenue que pendant les délires de la fièvre.

Carrière reprise et avortée presque en même temps — mais ce mot *presque* ne nous met-il pas devant un nouveau problème à résoudre ?

[28] Voir la lettre de Bardey à Paterne Berrichon reproduite dans le *Mercure de France* du 15 mai 1939 (article cité).

D. A. de GRAAF.

COMPTES-RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Arnoldo Pizzorusso. *Senancour, formazione intima, situazione letteraria di un preromantico.* (D'Anna, Messina-Firenze, 1950.)

Senancour nous appartient un peu. Dès 1789 il vécut en Suisse une dizaine d'années. Sa fille Eulalie collabora à l'*Emulation* de Fribourg, et combla son neveu Etienne d'Eggis, notre seul romantique, de conseils qu'il suivit mal. En Suisse, Senancour écrivit *Oberman.*

Michaud, dans *Senancour, ses amis et ses ennemis,* a précisé plus d'un point touchant à l'étape helvétique de cet écrivain. Levallois dans *Un précurseur : Senancour,* Merlant dans *Senancour penseur religieux et publiciste* et dans son édition critique des *Rêveries,* ont ajouté des renseignements à cette enquête. Surtout André Montglond dans son édition d'*Adolmen,* ses *Vies préromantiques, Jeunesse, Mariage et Vieillesse de Senancour,* le *Journal intime d'Oberman,* a marqué les influences subies à Agy ou à Saint-Maurice ou sur les pentes des Pléiades, établi la part que de telles impressions eurent dans la genèse d'une œuvre, qui sur Amiel exerça son emprise et inquiéta Vinet.

Arnoldo Pizzorusso, professeur à l'Université de Pise, présente de la formation intime de Senancour une analyse intéressante. Il n'ignore rien des travaux de Mornet ou de Montglond, il les complète par tels aperçus de Béguin, de Moreau ou de Viatte, et de cette curieuse étude sur *l'éthique et l'esthétique de Senancour que publia* en 1921 Guy de Pourtalès au *Mercure de France.*

Le travail de Pizzorusso est personnel par ses déductions souples et nuancées, sa pénétration intuitive du caractère de Senancour. Il dégage habilement les éléments disparates de cette œuvre, ce mélange d'utopie et de raison, de doute et de mystère ; il montre que l'originalité de l'auteur d'*Adolmen,* d'*Oberman,* des *Rêveries* ou de l'*Amour* est l'impossibilité à sortir de soi-même, entraîné sur une pente où il se consume en désirs et en regrets sans même troubler le silence de l'ordre inexorable.

Henri PERROCHON.